

Catherine Seher

« *Dis-moi, ton cœur, parfois, s'envole-t-il, Agathe ?...* » Baudelaire.

Il est toujours possible de décider d'avoir recours à la chronologie à propos d'une œuvre et ainsi déterminer des évolutions, des paliers... S'agissant des peintures de Catherine Seher, ce choix manquerait totalement de pertinence. Les premières toiles et dessins exposés portent déjà les grandes options - explicites ou en filigranes - de l'artiste. **Une alchimie, une oscillation entre l'incertitude, le suspens et cette façon d'être au monde assumant un indéniable défi que seule l'enfance osera susciter.**

La personne de premier plan est souvent une fille, **une petite fille parfois dans sa fragile apparence, touchée par cet air de gravité qui lui appartient en propre** ; rien de naïf ou de puéril, en effet, le sourire retenu, le regard ténébreux affrontent l'espace qui la sépare des autres. La sévérité de l'enfant est comme tamisée par des esquisses de gestes presque imperceptibles : l'avancée d'une jambe, le repli d'un bras, le mouvement d'un tissu...

L'enfance n'est plus l'enfance depuis longtemps et par exemple telle enfant laisse pendre un bouquet dont elle voit mal la nécessité ; sa timidité, son malaise sont déposés dans ce geste de dérision ; elle assume son ennui, sa maladresse, sa perplexité devant le monde... Parfois, yeux insolents, bouche maquillée elle affiche son caprice, comme elle en a décidé ; alors émerge la force d'un tumulte.

Ailleurs, un regard nous prend à témoin, nous saisit dans sa tentative de repousser une menace dont on n'a nul besoin de constater la matérialité. Il faut fuir, c'est tout ; fuir sans se perdre, cela se peut sur une monture blanche et duveteuse. La chevauchée n'évite pas la peur qui affleure - immanquablement. Par son pouvoir de l'ellipse, de la suggestion, Catherine Seher réussit à circonscrire l'émoi, la crainte, l'ambivalence, la confusion L'élément de confiance vient de l'animal mystérieux, d'une flaque de lumière ; dans tel autre tableau il surgira d'une tache claire, d'un éclair de bleu strident, d'un fil éclatant qui s'étire et zigzague et juste au bord du tableau, il y aura quelque chose de l'incertitude, du besoin d'élucidation qui nous retient.

Si elle est de face l'enfant traverse le temps et aussi nos regards un peu gênés qui nous enjoignent alors de nous arrêter sur la robe flottante, diaphane ; elle, est déjà loin. Nous sommes rêveurs devant un tournoiement de tissus. Une envolée de matières vaporeuses qui se mêlent spontanément à l'environnement naturel ; oui, robes diaphanes, ou dansantes, elles flottent, s'approprient les mouvements les plus subtils et les restituent. Leurs palpitations sont empreintes de douceur et aussi de cette esquisse chorégraphiée qui les font virevolter. Des marcheuses - visages pris dans des enroulées d'écharpes - semblent avancer en connivence, et hasardeusement contre le vent...

Il n'y a pas de rupture à proprement parler entre le paysage et la personne ; en somme, toute fonctionne comme si l'arrière-plan affranchi revendiquait un autre statut. Pas un décor ni un fond arbitraire, mais une force souple, mobile, sachant aussi bien s'abstraire que converser...

Ainsi une série avec son côté bord de mer, les vêtements, les chevelures se déploient en éléments du paysage, le vent est écharpe et enturbanne les embruns, les chemins, les rochers. Sous un ciel lourd, la bouche d'une grande enfant profère un cri de mouette ; des vagues s'en vont comme une réminiscence habitée de la Côte d'Opale, quand le ciel et la plage sont à l'unisson, lamés de brun-bleu.

Chez Catherine Seher aucun désir d'arrêter notre regard, bien au contraire, elle autorise la recherche intime, vagabonde. Seul-e devant le tableau, l'impression de prendre des risques est forte. Il y a de l'audace, de l'affront sans vergogne dans les portraits de profils qui affirment : *je suis là, quoi que vous en pensiez ; je suis là, je regarde loin, ailleurs.*

Les dessins d'ailleurs exposent plus explicitement encore le désir de ne pas céder aux affres du temps. Il y a une forme inédite de l'urgence assumée dans ces stupéfiants dessins, les silhouettes - coudes au corps - révèlent une touchante et étrange gémellité, ou la maîtrise de la solitude.

Les titres nous indiquent un espace de mystères, de rêves - clés pour l'entrée dans de nouvelles et étranges contrées - à l'instar de l'écriture ; il ne s'agit pas de contes *pour* enfants, mais de la puissance de création qui naît de l'enfance, dès l'enfance et porte son devenir. Autant de suggestions de sensations, de couleurs, d'intermittences et tout ce qui invente des ombres ou des éclairs fugaces, que pourtant nous *retenons*, par une troublante complicité.

Dans les palpitations du temps, des matières et de ces présences si souvent féminines, libertaires qui d'emblée refusent la condescendance ou l'apitoiement peut alors se libérer ce souffle qui ne laisse jamais place aux masques triviaux de l'indifférence ou du mépris. La force de Catherine Séher est dans cette capacité d'appréhension - au sens premier du terme - des émotions les plus ténues, qui surgissent à la fois intenses et fugaces, toujours renouvelées ; dans ce parcours de saisissement, de méditation aussi, ce qui nous étreint, nous fascine est à l'aune de chaque regard que signent l'exigence, la grâce, la pudeur.

« *Dis-moi, ton cœur, parfois, s'envole-t-il, Agathe ?* » Baudelaire
(*Moesta et Errabunda*)
Huguette Hérim-Travers